Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 111 (2008)

Artikel: Copeaux de Varlope : poèmes avec en alternance les Glyphes d'Orion
Autor: Michel, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-550094

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean Michel

Copeaux de Varlope

Poèmes

avec en alternance

Les Glyphes d'Orion

Le poème est un objet fini.
Pierre Seghers

à
Nelly,
contre mes longs silences

Alors la rime reprend sa dignité…
Louis Aragon

A Aristarque

Prends ton canif et me lacère!
Je sais bien que pour te plaire,
il eût fallu que j'élucubre,
que j'accouple des mots en rut,
que j'enlève toutes les clefs
des serrures de mes poèmes,
afin qu'à ton œil de voyeur
paraissent les anses obscures,
les baies velues de la luxure.
Prends ton eustache et me lacère,
car j'ai cueilli au bord des prés
quelques rimes abandonnées
qui simplement me faisaient signe.
Je les ai prises sans pudeur,
les ai soignées avec ferveur.
C'est elles qui m'ont dit: «Espère!»
Prends ton surin et me lacère!

✳

Pochade I

Les nuages font le rond dos.
L'horizon ronronne,
L'orage tonne…
Je t'abandonne,
Me pelotonne
Et me blottis
Sous le lit

Terre d'aube

Mon pré ne lève pas, sais-tu, le petit doigt.
Ma terre ne met pas sa bouche en cul de poule;
Mon ruisseau ne crie pas son chant à pleine voix;
Ma hêtraie aux fûts gris tangue aux vents comme houle,

Cache modestement ses feuillages diserts
Et chuchote, en saison, mon Dieu qu'elle est discrète!
Ses refrains à souhait emportés par les airs.
Mes blés ne poussent pas des tiges de grisettes,

Mes avoines non plus, non plus mes tournesols,
Mes beaux tabacs costauds aux larges feuilles rogues,
Mes maïs, mes colzas plus jaunes, sur le sol,
Que les soleils en feu des midis de Van Gogh.

L'Ajoie est mon pays qui fait bleuir les yeux
Des bruyantes caillettes éprises de ciel
Et brunir les biceps des paysans rugueux,
Patients laboureurs du terroir paternel.

Si tu le veux sentir mon vieux pays gaulois,
Prends en ta main, lecteur, une goutte d'orage,
Une tige de thym, une écale de noix,
Un peu de glaise au doigt pour en tourner les pages!

✳

De désir muet

Si ton sein, de chaleur lésé,
Retient la main qui l'importune
Et s'affermit et s'infortune
Aux anses ombrées par l'été,

Dégrafe ton corsage noir!
Comme des écus bruns ou cuivre,
Aux armes écaillées des vouivres,
Luisent les aréoles, soir

D'eau, brillances, crachats mystiques
Emportés par les geais au loin,
Nymphes ou dryades orphiques
Viellant aux portes d'airain

– Tremble la flamme dévoreuse
Hors la main. Tel esprit, nourri
De convoitise ténébreuse,
Pervers, à l'envi s'enhardit.

Tu ne domines plus, perdu
Le temps d'aimer, l'heure frileuse,
Entre trépas et cri, qui dut
Couvrir de larmes généreuses

La saison, vie toute première.
Trancher aveuglément le fil
Voué aux fleurs, aux bois, aux pierres,
A chaque souffle bruissant d'exil.

Que le ciel est profond à ceux
Que le désir toujours inquiète
Et que le vent disert est creux,
Le Parnasse doux au poète!

Pochade II

Le vent léger, invisible plumeau,
dans l'allée des bouleaux
prend la poussière des feuilles.

✳

Vêpres roses

Quand le safran céleste attise les langueurs,
Viens ! L'ombre violette s'étire sous le charme
Feuillu ; l'herbe moussue s'imprègne d'une larme.
Laisse toute pensée ! Laisse toute rancœur !

A qui parvient à l'heure du chien et du loup,
L'obscurité prochaine apporte la quiétude.
Viens ! Baume ou fol dictame d'amour, servitude
Mauve, rémittence d'or, ô dernier atout !

Le vieil enfant des temps monte du fond des forges
Au ponant incendié. L'air – jalousie – épand
Les grains inespérés semés à nos dépens.
Viens ! De l'arbre jaillit le lai du rouge-gorge.

Jamais, au grand jamais, le cycle ponceau du temps,
Les lèvres de la terre et du ciel assemblées
N'ont, chair à chair, rechigné aux algues baignées
De flots salins, d'embruns subtils et frémissants…

Rose, viens ! Rose du soir, étoile fantôme.

Pochade III

Sur les lourdes corolles,
Sur les pétales blancs,
Sur toutes herbes folles,
Sur les oiseaux tremblants
J'ai fixé des «je t'aime»
Pleins de soleils et d'eau.
Faut-il pour un poème
Plus de fleurs que d'oiseaux ?

✳

Souffle de Toussaint

Vous avez parfois soufflé dans ses cheveux verts,
Ainsi l'attestent le pays et ses collines,
L'avez-vous oublié ? et dans ses avelines
Aussi, aux rameaux du coudrier des hivers.

Il est blé, mon pays, il est aussi farine
Et poussière d'été sur ses chemins rugueux;
Mélèze au coin du bois, sapin aventureux,
Souvent oiseau d'éclair que l'apathie chagrine.

Vous avez quelquefois soufflé dans ses cheveux,
Vents rauques avinés ou colombes dolentes
Et vous avez meurtri, par votre impertinence,
Le fougueux poulain roux qui hante ses hauts lieux.

Désenchantement

Surprise nue dans l'ombre fraîche et meuble des
Ampélopsis muets, elle a, experte mouche,
Un doux cri de frayeur retenu sur sa bouche,
Telle vêprée d'amour qui se jouerait aux dés.

Sur sa peau de velours se mouvaient les foisons,
Qui font noires les baies et mauves les brûlures;
Pourtant, ni du moment ni de la créature
Ne filtrait quelque feu de quelque déraison.

Les nubiles désirs affermissaient ses seins
Aux aréoles d'or. De l'herbe jeune et sure
S'élevait comme un air. Et la double cambrure
Des jambes et du dos, dans ce petit jardin,

Promettait du bonheur à maints amants goulus.
Tel grillon étonné, sous son toit d'esparcette,
Stridulait vainement.
Le soir mit sa voilette
Et sur le gazon ras – Dieu ne l'a pas voulu –,

La belle enfant déçue, alors, se rhabilla.

✳

Pochade IV

Dans le ciel en colère,
un calicot arc-en-ciel
annonce une grève de pluie.

Confidence

Un ami m'a dit: «J'ai vu le soleil;
Il est entré dans l'arbre sans esclandre,
Il a glacé savamment de vermeil
Le tronc, les fleurs et les feuilles vert tendre.

Il a glissé furtivement sur les
Rameaux bruissants et flous de l'aube folle,
Il a suspendu, sans un mot, ses clés;
S'est dévêtu, tout nu, sans protocole.

Une mésange a tout vu, lanturlu!
Emue, a taché de bleu sa bavette,
De jaune d'œuf son corselet moussu,
Des paillettes d'Aurore sa huppette.

✳

Pochade V

J'ai bien cru qu'à héler les cyclones éoliens
viendraient les chevaux fous hennissant sur la plage,
bousculer, renverser, arracher…
j'ai bien cru qu'à héler les cyclones contraires
viendraient les chevaux mugissants,
au mors l'écume,
submerger mes efforts et mes cris
et que ma voix se perdrait dans les embruns.

Pochade VI

Quand le soleil dore les feuilles des hêtres,
l'automne,
l'homme se sent orpailleur
et embrasse les troncs.

✳

Matines

Maison,
mon enfance s'y dilue.
L'huis offert au vent verbeux redit
Toute rumeur. Le potin hardi
Grimpe les degrés, nouvelle issue
De la place publique vers l'âtre
Où somnolent les âges chenus.
Odeurs de tilleul que les tissus
Délavés, sur les rayons d'albâtre,
Retiennent. Lointaine évanescence
Des heures, des mois et des saisons
Aveugles, des quintes sans raison.
Les fleurs timides, par complaisance,
Se fanent aux parois de papier.
Silence!
Un crissement de chaise
Sur le dallage; un crac de braise,
Un raclement rauque de gosier.
Le jour baisse quand les rideaux sombrent
Se fondent, gris dans le gris.
La vie
S'estompe, effilochant sa charpie:
Jouent, sur le mur, des ombres sans nombre.

Pochade VII

Pourquoi le pic épeiche,
rouge et gris dans les bouleaux,
ne vient-il pas, chaque jour,
y frapper les douze coups de midi ?

✳

Pour une sente d'éternité

Viens ! Partons ensemble sur les chemins de lune,
Dans l'ombre fatiguée des grands platanes bleus.
Viens ! Partons ensemble sur les chemins de lune,
Car ce n'est pas mourir que de partir à deux.

Partir vers Dieu sait où, partir vers l'inconnu,
Sur un rayon discret d'éternité moelleuse,
Sur une brise ailée de petit oiseau nu,
Cendres évanouies dans les vêpres frileuses.

Nous n'aurons plus de lit et non plus d'oreiller.
Dans les draps de l'éther, roulant nos chevelures,
Au bord des nues d'hiver, sans jamais les souiller,
Nous sèmerons nos ris, nos pleurs et nos blessures.

Viens ! Partons sur les chemins de lune.
Tu sais qu'à deux les pas tremblés sont plus certains :
Philémon et Baucis, sur les chemins de lune,
Nous irons vers la mort en nous donnant la main.

Pochade VIII

Ainsi de la colombe et du ramier,
que dire que déjà ne sachiez ?
S'étant unis parmi les tombes,
ils se vêtirent d'éternité.

✳

Bonheur

Sous le soleil nouveau, le cerisier s'ébroue.
Dans la brise, comme d'un chien qui sort de l'eau,
S'épandent les gouttelettes en bruine floue:
Douce douceur de l'air! Un merle siffle, haut.

Passent les nuages sages de coton blanc…
Mon Dieu, que la vie est belle ici, à cette heure!
Le bonheur? Cette quête d'un instant qui fleure
Le thym d'éternité dans le jardin du temps?

Ici s'épanouit la blanche marguerite
Et ses: Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément.
Si le désir d'aimer furtivement t'agite,
Cours d'abord te mirer au cristal de l'étang!

Pochade IX

Les fleurs,
dit-elle, candide,
et ses yeux brillaient comme des opales,
pourquoi les fleurs sont-elles ici plus belles,
les fleurs,
est-ce le dire de leurs noms :
tussilage, bouton d'or, myosotis, ancolie,
qui les fait s'épanouir,
quand l'haleine fragile effleure leur corolle ?

✳

Aube – artiste

L'aube de neige
Poudre le mur
D'un rayon sûr
Et désagrège,

En ruban grège
Le béton dur.
A l'angle pur,
L'aube, que sais-je ?

Elégamment,
L'aube-flamand
Déploie ses ailes

Et pourquoi pas,
L'aube cisèle
Des œils-de-chat.

Pochade X

La neige fouettée fond goutte à goutte.
Les premiers oiseaux s'ébrouent dans les arbres.
– Ah, le bouvreuil! dit-elle
en regardant le rubis de sa bague.

✳

Provence

Tombe le vent, frissonne au rameau
Du plaqueminier la feuillée Eve;
Comme une poitrine se soulève,
Là-bas, au souffle rythmé, sur l'eau,
La vague céleste de la nue
Aqueuse. Voici l'évent salin!
Il prend dans ses grands bras et l'étreint
Le pays d'oliviers; il remue,
Mélange, brasse, mêle, saisit
L'arôme des grenades et si
Tu n'y prends garde, le coquin rue
Dans les joncs guerriers, veilleurs debout
Du vieil Océan grave qui fume
Ses saumons dans sa pipe d'écume,
Vieil Océan grave, protée fou.

Pochade XI

Le vent m'a dit…
Que m'a-t-il dit, au juste ?
On lui fait dire tant de choses,
qu'il ne s'en souvient plus lui-même.
Ce sont paroles en l'air.

✳

L'atelier d'amour

– Je t'aime ! disait l'amant ardent
A l'aube fraîche. La clématite
Bleue ouvrait sa corolle, interdite,
Comme la main ridée de l'étang.

Suave sève suinte, saine,
Du corps basané – gémir, bouger ! –
O fruit pulpeux des lits abrogés
Par l'extase pleine et souveraine.

Comme au nid premier, les seins gorgés,
Large nombril offert par l'ève brune,
Onde vive à l'écrin de Fortune
Va la saison, pleuvent les péchés.

Que cisèle entre les cuisses d'ambre,
L'ombre morganatique des vœux :
Faust ? Le vieux savant, si tu le veux,
Bannit l'or au rideau de ta chambre.

Pochade XII

Tes lèvres sont des fleuves
qui charrient des baisers de sucs,
d'alcool et de miel,
tes lèvres bleues dans les froidures.

✳

Sous le signe de Bérénice

Ainsi ton cœur bat-il sur la lèvre du fleuve,
Où la haine et l'amour plongent à qui mieux mieux.
Sous le fléau du temps s'égrènent les aveux,
La tristesse, la joie, sans que rien ne m'émeuve.

Car j'ai beaucoup pleuré à suspendre mes rêves
Aux boucles effrangées des automnes pluvieux;
Sous le fléau du temps s'égrènent les aveux,
Le fleuve roule ses eaux boueuses sans trêve.

Toujours ton cœur ne fait que rire sur les grèves,
Sans prise ni raison; j'entends choir des éclats
De voix sur les galets et les échos, de là,
Montent et me blessent à coups de larmes brèves.

Les cris frappent d'estoc, tels, jadis, les sept reîtres.
Les éclats de rires sont de métal brûlant!
Escarbilles d'escarboucles, ils s'en vont, lents,
Comme s'en va la nuit du bord de ta fenêtre.

Pochade XIII

Tes lèvres,
plaie sur ma bouche goulue,
boivent l'amour à grandes gorgées,
ignorant toute morsure.

✳

L'heure imprécise

Le lilas, le bouleau et la rose au rosier
Conjuguent à l'envi d'indicibles fragrances,
Palpite la narine à l'aube et se fiance
L'évent fugace au céladon du merisier.

Quand tu viens en douceur, le velours des sandales
A tes pieds vénusiens
Frissonne et le poussier pleurard poudre les hâles
A peine éburnéens

De ton pas effacé aux empreintes de fleurs.
Ta chevelure noire et ton œil et ta bouche
Font mille rêves ébauchés : ils escarmouchent
Le quidam qui s'étonne à saisir sa pâleur.

Viennent alors le jus de pamplemousse acide
Et le sucre candi,
Sous la vierge tonnelle, neuve thébaïde
Du poète maudit !

Ta hanche ondule et prend, quand tu t'assieds ici,
Des rondeurs instables mais toujours pondéreuses
Parées d'Oxford jonquille ou d'amer organdi.
L'anis aqueux, lactescent, rend les frissons d'yeuses,

Marque la ligne de fraîcheur et le glaçon
Cubique, dans le verre,
Flotte, puis fond, transparente mort du poisson
Que nulle eau ne révère.

✳

Pochade XIV

Brusquement, dans les arbres,
une grenaille d'étourneaux!
Toutes les pommes, blessées, frémissent
et les prunes tombent, tombent
dans l'herbe mouillée.

✳

Interrogation vaine

Que sais-tu des amaryllis ?
Dis, que sais-tu des églantines ?
Des roses et des capucines,
Que sais-tu des hampes du lys ?

Sais-tu, dis, que les coccinelles
Rapportent les propos de Dieu
S'il fait beau et même s'il pleut,
Les mots de Dieu dessus leurs ailes ?

Les épilobes, le sais-tu,
Les ancolies et les ombelles,
Marquises des guêpes rebelles,
A la lune montrent leur cul ?

Les mouches, les puces, les taons,
Les élégantes amphibies,
Les punaises pleines de vie
Troussent des projets rebutants.

Quel monde ! Quel monde ! dis-tu ;
Et puis tu t'étonnes des hommes.
Sais-tu qu'ils valent plus en somme
Par sottise que par vertu ?

Les hommes, fleurs ou vils insectes,
Froideur et sainteté suspectes.

✳

Haute lice

Sur tes rêves encalminés,
J'ai ourdi des complots d'amour,
Où l'eau brûle et où le feu sourd
Dans des aurores calcinées.

Le vent a mangé le silence;
Sa faim inapaisée bruit;
Les stores baissés ont gémi
Et grincé sur l'heure en cadence.

Toutes étreintes épuisées,
Tout abandon ou tout désir,
Toute lippée, tout élixir,
Tout sanglot ou toute nausée,

Douces luttes et vains combats
Dans les rivières de Fortune,
J'ai usé de ruse opportune:
Jamais tu ne t'y dérobas.

Dans tes rêves encalminés,
Nous avons tramé des extases
Divines où Eros embrase:
En eux, nous nous sommes damnés.

✳

Pochade XV

Bleu et rouge, entre deux pages,
l'oiseau fidèle signale au lecteur
que le livre des jours n'est pas terminé.

Morsure acide

Et si l'orbe solaire élevé de la glèbe
Au ponant corallin tournait alors son œil;
Et si l'amaryllis, si le lézard – cerfeuil –,
Et si l'orme vernal, où l'invincible éphèbe

Trouve dans l'irréel feuillage un antre offert,
Timidement… Et si l'ancolie, si la vigne!
Le vase obituaire et la corne maligne
Déverseraient sur l'or et le sinople amer

Ses fruits blonds et juteux, ô volupté! dont les
Péricarpes sapides font luire les dents,
La gencive assèche les ivoires ardents,
Tandis que les lèvres aux films acidulés

Se fendillent, patiemment se gercent et, vives,
Saignent, vermeil ou carmin, mutilation,
Hémorrhée délicieuse et gluante boisson
Sitôt lapée de langue goulue en salive.

L'herbe d'été surit à qui fait chère d'elle.

✳

Pochade XVI

Les gros-becs, les gobe-mouches gris,
plus intolérants qu'impertinents,
la poignée de verdiers
effacent de leurs pattes nerveuses
sur la neige fraîche
le dit des graines de tournesol.

Brûlante mutité

L'éteule qu'embrase la fournaise
Safrane le glacis onduleux
Et le charme palpite aux seuls yeux
Pers asséchés que Minerve apaise.

Touselle, épeautre germent à l'aise;
Sautent les balles du sarrasin;
Seigle ou maïs ? Le bled ancien vainc
La glumelle sablée hors la glaise.

Ses cheveux, plagiant la mer ambrée,
Ondent: flots, grèves et brisants, port
De Tendre sur Estime. A son bord
Montent le musc et l'algue poivrée.

Vers des vêpres ignées et dolentes
Vont les nues que l'Occident havit;
Le crépuscule soudain proscrit
L'alouette et la pie jacassantes.

✳

Pochade XVII

Pour faire une prairie,
il faut des trèfles bleus
– à quatre feuilles –
des marguerites, des pensées sauvages,
un film de rosée
et tes yeux pers, profonds,
où se perdent mes désirs.

Pochade XVIII

Quel lecteur s'arrête,
décrypte, sur la neige nouvelle,
le message cunéiforme du petit rongeur en quête
de noisettes
à part le renard ?
Et pour cause.

✳

Faveur – quitte

Mutisme, coalescence labiale,
Silence imparti par le ciel fondant,
Armure impénétrable et monacale,
Immarcescible calice d'étang;

Ô fatalité, fatalité nue!
Obsolescence des mots enchanteurs,
Flux sidéral ou imprécation bue,
Voici le temps occulte des rancœurs.

Larmes alanguies et vaines alarmes,
Dans l'urne chagrine bout le pardon.
Et le roseau suri aux doigts des carmes
Baigne un verbe flétri d'or en bouton.

✳

Pochade XIX

Le silence s'est glissé
dans le poème
aussi fragile que le soupir
de mort
d'une étoile
filante

✳

Jean Michel, professeur retraité, vit à Porrentruy.

Porrentruy et toutes les aires géographiques de la folle du logis de 1990 à 2000.